

## Chapitre 9

### *Des Planteurs et des Armes.*

Nous sommes toujours en selle et le blanc à l'épée nous dirige vers la droite de la maison que nous contournons pour arriver sur une sorte d'aire à battre le blé. C'est une façon de parler puisque j'ai appris que le blé ne pousse pas sur cette île. Mais c'est sur cette sorte d'esplanade que donnent les portes des écuries et des logements du personnel. D'ici on a une vue plongeante sur une vallée qui sépare la colline sur laquelle est bâtie la maison des pentes qui montent vers la Soufrière. Entre l'aire et la forêt s'étend une prairie en pente couverte d'une herbe tondue avec la régularité d'un terrain de golf anglais.

Des palefreniers noirs s'approchent de nos montures. Le plus jeune vient prendre la longe de ma mule. La maison domine cette aire de plus haut qu'elle ne domine la pelouse de devant. Une véranda longe la façade arrière. Une série de berceuses, ces fauteuils montés sur des patins courbes qui permettent de laisser osciller le siège d'arrière en avant, s'aligne face à la Soufrière. Debout en haut de l'escalier qui permet de descendre de la véranda à l'aire, le « Parrain » de Linières donne quelques ordres brefs en créole au blanc et aux noirs. Depuis presque un mois que je vis avec les noirs et les blancs-pays, je commence à bien comprendre le créole. J'entends donc que l'on va s'occuper de mes bagages et qu'une chambre m'attend.

M. Gontran de Linières commande de sa véranda comme un commandant de bord commande de sa dunette. Une fois ses ordres donnés, ce qui permet au seigneur des lieux de me montrer l'étendue de son autorité, il reprend une voix plus amène et s'avance vers la marche la plus haute de l'escalier. Il me fait signe de monter. Je me doute de ce qu'il ne va pas descendre vers moi. À moi de me hisser vers lui.

- Je suis, mon jeune ami et cousin, fort heureux de vous accueillir ici. Après plusieurs semaines passées dans l'île, période pendant laquelle vous vous êtes signalé par quelques faits marquants, nous pensons que vous êtes en mesure de mieux comprendre les tenants et aboutissants de des réactions des uns et des autres.

- Monsieur, vous me voyez à la fois honoré et heureux d'être reçu chez vous. Votre maison est des plus agréables. Quant à ma connaissance des dessous de la vie de la Guadeloupe, il me reste encore beaucoup à apprendre.

- Je compte bien sur les quelques jours que vous allez passer ici parmi nous pour que vous élargissiez vos connaissances déjà bien établies sur ces questions cruciales. Venez donc avec moi pendant que les domestiques s'occupent de vos animaux et de votre bagage. Nous allons nous installer dans la salle à manger parce que le courant d'air y fait régner une température des plus agréables. Ici, à Matouba, nous sommes sur la hauteur. Il y fait donc frais. Pendant la saison sèche qui correspond à l'hiver de l'hémisphère nord, il nous arrive même d'avoir froid le soir et un chandail ou une veste de laine n'est pas de trop. »

Nous entrons dans la maison par la porte-fenêtre centrale dans un couloir qui traverse le bâtiment pour donner sur la porte d'entrée qui en fait le pendant. Du milieu de ce couloir transversal démarre vers la droite un couloir longitudinal qui dessert les « belles pièces », c'est-à-dire un fumoir qui sent le tabac au miel et un salon au mobilier cossu et de belle facture pour arriver dans une salle à manger qui n'a rien à envier à celles des demeures des familles aisées de France. Ce qui me surprend un peu c'est l'agencement de cette pièce qui ménage un passage assez large dans l'alignement du couloir en déportant les meubles vers le mur qui donne sur l'esplanade d'arrivée. Avec ses trois tables, on sent bien que cette pièce peut accommoder un nombre assez important de convives en plaçant les invités suivant une étiquette certainement méticuleuse mais qui diffère celle de chez nous. Tandis que nous nous dirigeons vers la table la plus proche de l'accès aux communs, je jette un coup d'œil au vaisselier qui contient essentiellement de la faïence qui me paraît anglaise.

- Cette vaisselle vient de Boston, mon jeune ami. J'ai un faible pour cette ville où les Anglais ont laissé un art de vivre que l'on ne retrouve autrement que dans les États du Sud. Là, on trouve des gens qui ont gardé beaucoup de traces du savoir-vivre de notre chère Europe et en particulier de celui de la France d'avant.

- La France d'avant ?

- Celle de la belle époque où l'État ne venait pas dans les Îles pour ponctionner des taxes indues sur des terres que nous avons conquises et mises en valeur par notre énergie et notre travail acharné.

- Et celui des esclaves...



*Salle à Manger, Domaine de Matouba 1859*

*Je jette un coup d'œil au vaisselier qui contient  
essentiellement de la faïence qui me paraît anglaise.*

- Ne reprenez donc pas les antiennes des libéraux. Vos chefs vous ont autorisé à vous absenter plusieurs jours. Tirez-en donc profit pour mieux connaître le mode de vie qui a été le nôtre. J'ai décidé de vous ouvrir les « secrets » de nos affaires. Vous verrez qu'il n'y en a pas. Pas davantage en tout cas que dans les autres activités commerciales où il faut emporter les marchés sur les concurrents. Depuis que le petit caporal a fait planter de la betterave à sucre, il nous faut lutter de plus en plus pour pouvoir vendre notre propre sucre. Quant au rhum, les pouvoirs qui se succèdent en France n'ont de cesse que d'en limiter l'importation pour éviter de concurrencer les cognac, armagnac et autres fines parfois douteuses comme les schnaps et autres calvados souvent frelatés.

- Je vous trouve assez sévère sur des productions dont je ne fais qu'un usage modéré. Mais je pense que l'abolition a encore accru vos coûts de production et diminué d'autant les profits que vous tirez de vos activités.

- C'est ce que nous avons craint au départ. Mais en fin de compte, beaucoup d'entre nous en ont en fait tiré profit.

- Cela fait plaisir à entendre mais me paraît surprenant. À en croire les débats qui ont animé la classe politique en France, l'abolition devait mettre les planteurs sur la paille. Le coût des salaires devait vous ruiner et vous forcer à augmenter les prix de vos productions à un point tel que vous ne pourriez plus faire face aux assauts des libre-échangistes anglais.

- Nous l'avons pensé de bonne foi. Pour certains cela a failli être le cas parce qu'ils se sont montrés sentimentaux au-delà de toute raison. Vous avez pu voir que les choses continuent comme autrefois, finalement. La seule différence est que les domestiques et les ouvriers ne sont plus attachés à une plantation. Ils sont libres de partir si leur sort leur déplaît. En échange nous ne leur devons plus que leur salaire. Autrefois, il n'y avait pas d'autre moyen de se débarrasser d'un esclave indésirable que de le vendre. Et en général, cela se faisait à perte. Maintenant, si nous ne sommes pas satisfaits d'un ouvrier, nous ne le rengageons pas à la campagne suivante, voire nous mettons immédiatement fin à son emploi sur la plantation. Et nous avons trouvé la parade aux fuites de main d'œuvre en engageant des travailleurs volontaires. On a même trouvé des ouvriers libres nègres d'Afrique qui se sont entassés dans les anciens bateaux de traite pour venir s'engager sur nos plantations. Vous savez, les rois Dahoméens, Sénégalais, et autres peuplades Voltaïques continuent leurs razzias dans les tribus qu'ils dominent et continuent la traite pour leur compte.

Mais le « neveu » a mis fin aux engagements des nègres d'Afrique. Il y aurait eu des scandales il y a deux ans... Alors, maintenant nous avons les « zindiens » des comptoirs français de l'Inde. Mais même s'il faut les payer, ils nous reviennent moins cher que les esclaves. Les travailleurs libres touchent un salaire, mais ils doivent vivre avec et tout se payer. Auparavant, pour acheter des esclaves, il fallait faire affaire avec les « *encanteurs* »<sup>1</sup> qui étaient plus redoutables que les maquignons. Et un esclave en bonne santé coûtait plus cher que le meilleur des chevaux de travail. Ensuite, quand un esclave tombait malade, il fallait faire venir le médecin qui coûtait au moins aussi cher que le vétérinaire. Et puis les esclaves, il fallait les nourrir et les vêtir. Et les payer.

- Les payer ?

- Bien sûr. Dans la plupart des plantations, les esclaves qui étaient amenés à se rendre en ville devaient disposer sur eux d'une somme minimale de cinq francs. En général on leur remettait une bourse de cent sous. C'était ce que les autorités nommaient le viatique et ce que nous appelions le « prêt ». Mais les règles du code noir faisaient que le prêt restait la propriété de l'esclave. Je vais vous montrer les livres de compte de la plantation de bananes et de café que nous allons parcourir demain et vous verrez que, finalement, nos affaires marchent mieux depuis la fin de l'esclavage.

- Et les cent sous, ils ne les buvaient pas, vos esclaves ?

- C'était très rare. Vous savez, ils avaient souvent une famille et le sens des responsabilités. Un esclave sérieux pouvait espérer avoir un sort moins dur que celui des réfractaires. Les plus malheureux de leur sort se trouvaient parmi les ouvriers agricoles, soumis aux violences et abus des contremaîtres affranchis. Ceux-là étaient les pires. C'est pourquoi sur nos plantations, les chefs de famille de Linières successifs ont imposé les visites et inspections inopinées par les régisseurs et le Linières délégué, propriétaire en titre de la plantation. Nous avons donc limité la casse et les marronnages. Lorsque nous avons rencontré des problèmes de marronnage, cela a abouti à des sanctions. Dans notre histoire, nous avons

---

<sup>1</sup> Les encanteurs étaient les vendeurs aux enchères pour les esclaves. Comme le bétail sur les foires, les esclaves étaient vendus « à l'encan » sur les marchés installés dans les ports d'arrivée.

remercié trois contremaîtres dont deux affranchis et relevé de son droit de propriété un Linières. Celui-là est allé tenter de trouver fortune en Amérique du Nord. Il a donné des nouvelles de temps en temps. Depuis cinq ans, nous avons perdu sa trace. Pourtant, ses dividendes sur nos revenus agricoles s'entassent à la banque. Il reviendra un jour, j'espère. Mais assez parlé des soucis ordinaires. Nous sommes là pour vous faire visiter le domaine et comprendre notre façon de penser.

- Ce qui ne signifie pas que je l'adopterai.

- Je ne vous le demande pas. Vous penserez nécessairement différemment de nous. Ce que je souhaite, c'est que vous nous connaissiez mieux pour mieux adapter les modes d'application des règles fiscales à la situation. Les impôts, c'est comme les bêtises, on finit toujours par les payer. Mais il faut les payer de façon équitable. La différence, c'est que les impôts, on ne peut pas les éviter. Alors que les bêtises ne sont pas une fatalité. On peut toujours les éviter si on sait comprendre les situations. Et je souhaite vous éviter de commettre des bêtises.

Je sais et je vois que vous avez des outils de protection, comme cette arme qui dort dans votre étui de ceinture. Je sais aussi que lorsqu'elle se réveille elle frappe juste et fort. On m'a dit qu'il s'agit d'un LeMat et je pense en avoir reconnu la poignée. Nous en avons aussi ici parce que je connais le potard LeMat qui cherchait des fonds pour déposer son brevet et surtout l'exploiter. J'étais à la Nouvelle Orléans il y a quelques années et son prototype m'a plu. Il s'agit du style d'arme qui me sied pour diverses raisons. Je lui ai donc versé une somme de près de mille francs or à titre d'investissement dans ses affaires. Je n'aime pas la Nouvelle Orléans. Mais lorsque je vais à Bâton Rouge, le bateau qui vient d'ici m'y dépose. Et en attendant le départ du confortable bateau fluvial qui me conduit à Bâton Rouge, je ne manque pas de rencontrer M. LeMat si toutefois il n'est pas en Europe où il fait maintenant fabriquer son arme et les variantes qu'il met au point. J'attends d'ici peu une carabine qu'il fait fabriquer avec le mécanisme de son revolver à piston. Mais je sais qu'il envisage aussi de faire fabriquer des armes à cartouches. »

Je découvre que si Gontran de Linières sait à quoi s'en tenir sur mon gros revolver, il semble tout ignorer de mon petit hammerless. Comme quoi, Théophile n'a pas tout dit et mes aides n'ont pas fait « fuiter » d'informations personnelles sur mon compte. Linières m'invite à visiter l'armurerie du domaine qui jouxte la forge et l'atelier du maréchal-ferrant ce que j'accepte avec joie.

Nous sortons de la maison par la véranda qui donne sur la Soufrière. Pendant notre entretien, le soleil a commencé à décliner. La lumière est devenue tendre et la brise est tiède. L'escalier de bois qui conduit à l'aire grince sous les pas.

- C'est exprès. Ainsi personne ne peut monter sur la véranda sans que les guetteurs le sachent. » Je connais ce dispositif pour avoir lu dans le grimoire de mon aïeul que des parquets chantants existaient déjà au moyen âge au Japon.

Nous traversons l'aire en diagonale sous le regard curieux des enfants des ouvriers ou des domestiques. Nos pas nous conduisent derrière les logements des employés de la maison. Là, une série de chars en plus ou moins bon état attendent manifestement des travaux d'entretien ou de remise en état. D'un hangar en bois sortent les tintements d'un travail de forge. Comme je vois des fers neufs suspendus à des clous sur la façade du hangar, le comprends que nous sommes devant l'atelier du maréchal.

L'armurerie est construite en dur et sa porte est barreaudée par une grille pivotante. Mais l'atelier lui-même est d'une propreté surprenante. On se croirait plutôt dans la boutique d'un armurier que dans son atelier ; si ce n'est que l'établi est bien là avec ses outils. Les machines à usiner, une fraise, une perceuse sur colonne et un tour à bois et métal sont installés dans un endroit séparé, sur un sol pavé de pierres de lave et avec des courroies de toile poissée qui descendent d'une série d'arbres dont les paliers sont fixés au plafond. Au-

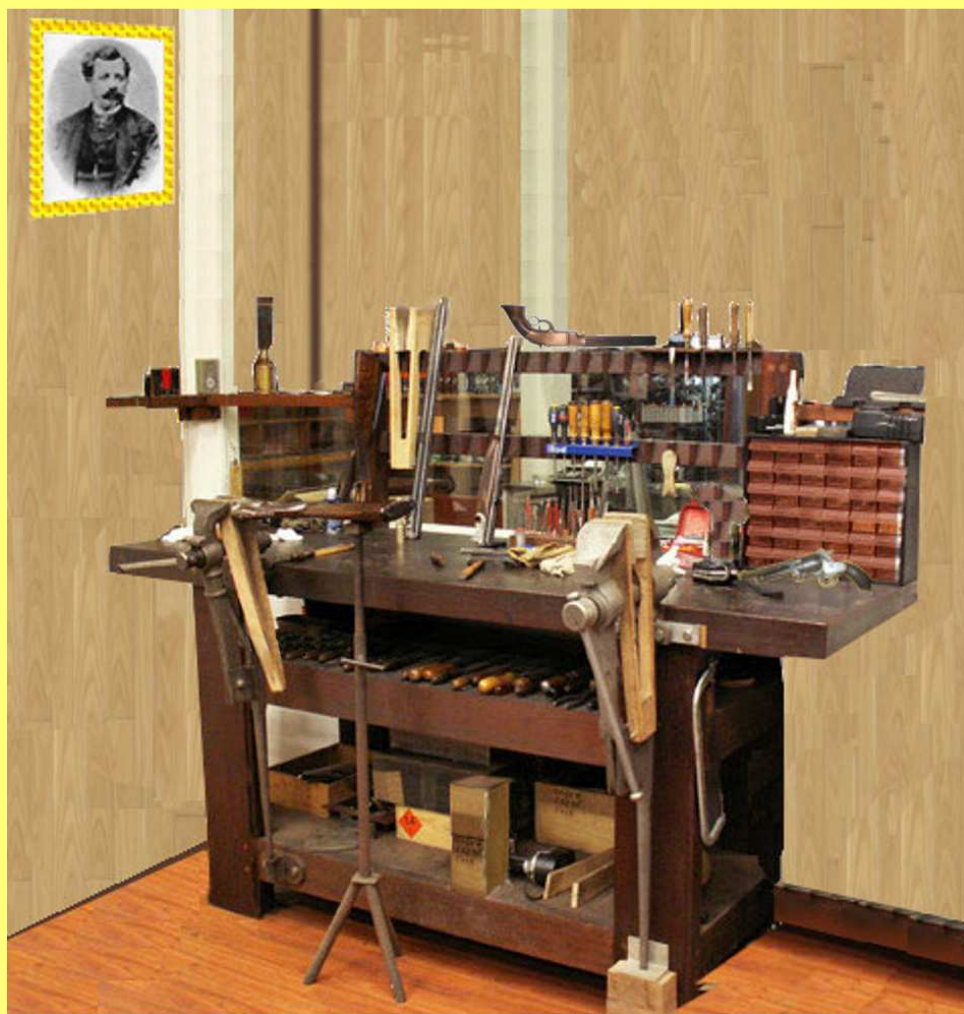
dessus de chaque machine se trouve une paire de roues de bois dont l'une porte la courroie qui conduit le mouvement à l'arbre moteur de la machine. Je verrai bien comment tout ceci fonctionne au cours de mon séjour, j'espère.

Mon œil repère immédiatement le pistolet Volcanic, posé crossé en l'air sur l'étagère du haut, et le revolver LeMat posé sur l'établi. Connaîtrait-il une avarie ? Gontran s'adresse à moi : « Notre armurier va préparer des balles pour le canon central des deux LeMat. Je lui ai commandé des balles perforantes en fer pour percer les portes ou les volets en planches de manguier.

- Voudriez-vous pratiquer la menuiserie au revolver ?
- Très drôle. Comment chargez-vous le canon lisse de votre propre LeMat ?
- Jusqu'à présent, avec de la grosse grenaille de plomb. J'ai essayé de tirer des balles pour les fusils de chasse, mais je ne suis pas enchanté de la précision.

- Vous allez faire la connaissance de Moutoussamy. Il vient de Pondichéry, avec sa famille. Mais il a travaillé pendant quelques années à l'arsenal anglais de Dum-Dum. Il en a rapporté des idées intéressantes et une habileté redoutable. Il ne va pas tarder à arriver.

En l'attendant, je jette un regard circulaire à l'atelier.



*Établi de l'armurerie du domaine de Matouba 1859*

Ce qui me saute aussi aux yeux, c'est ce daguerréotype de M. LeMat qui donne l'impression de jeter un regard bienveillant sur l'établi, et évidemment sur celui qui y œuvre.

- C'est LeMat qui me l'a donné à ma demande », précise Gontran de Linières. « Il en avait quelques-uns mais s'est amusé de ma demande. C'est un imprimeur de la Nouvelle Orléans qui les a imprimés parce qu'il voulait essayer la réalisation de daguerréotypes afin d'adapter cette méthode d'imagerie aux journaux locaux. »

Moutoussamy revient à l'atelier avec une boîte en bois pleine de petits cylindres qui ont l'air en fer.

- J'en ai fabriqué une vingtaine pour essayer. Je vais couler le plomb autour des noyaux de fer. Mais il vaut mieux prévoir de les tirer éventuellement dans un canon rayé. Cela peut toujours servir. »

Gontran de Linières me laisse avec Moutoussamy. Celui-ci opère en silence mais avec soin et précision. Il semble prendre plaisir à démontrer son habileté. Il commence par prendre dans un tiroir des morceaux de tube de cuivre qu'il a apparemment préparés à l'avance. Il les introduit dans un autre bout de tube, en fer, dont il m'explique que c'est un moule spécial pour les balles de calibre 21. Il se rend vers la zone de l'atelier où se trouvent les machines et je découvre alors le petit fourneau qui me rappelle tout à fait un petit athanor d'alchimiste. Sur une tourelle en brique réfractaire alimentée en charbon de forge repose un creuset. Je m'approche et je découvre dans le creuset une quantité de plomb fondu dont la surface se couvre peu à peu d'une sorte de peau grise. Moutoussamy prend une petite louche à bec qui chauffe dans un alvéole du fourneau séparé du feu. Après avoir remué le plomb liquide comme on fait pour faire fondre le beurre dans le potage, il retourne à l'établi pour prendre ses morceaux de tubes et ses noyaux qu'il rapporte à la pailleasse située près du fourneau avec le moule. Il dispose un noyau au fond du moule et vérifie son positionnement. Ensuite, il dispose un tronçon de tube de cuivre qui dépasse un peu du haut du moule. Il coule un peu de plomb qu'il laisse durcir. Ensuite il recommence l'opération pour terminer le projectile.

- Si je verse tout le plomb d'un coup, le noyau de fer se met à flotter à la surface du plomb. Il fait donc verser un peu de plomb. Une fois qu'il a durci je peux verser le restant pour terminer la balle. » Moutoussamy revient à son silence et avec une pince à bec fin, il retire la balle du moule en la prenant par le bout de tube de cuivre qui sort du moule. Il brandit un projectile qui me fait penser en tout petit à l'un des obus du bateau du Commandant Campion. Moutoussamy garnit ensuite l'orifice du culot de la balle d'un bouchon de liège.

- J'ai taillé le bouchon pour qu'il entre en forçant dans le canon lisse du revolver. Au départ du coup, il sert de bourre sèche. En cours de vol, il sert d'empennage à la balle et en maintient la pointe en avant.

- Et vous avez déjà tiré ce genre de projectile ?

- Souvent. Mais avec le noyau de fer, c'est la première fois. Nous allons essayer cela lorsque j'aurai fabriqué cinq balles. Si vous voulez, vous pourrez tirer avec votre propre arme.

- Et le pistolet Volcanic qui se trouve sur l'étagère du haut de l'établi, tirez-vous souvent avec ?

- Moi, assez peu. C'est une arme assez sensible à l'encrassement et son système de fonctionnement fait que le mécanisme s'encrasse beaucoup. Il faudrait le transformer pour lui faire tirer des munitions encartouchées. Tel que vous le voyez là, il utilise des cartouches sans douille. En somme, ce sont des balles Minié dont le creux de culot est rempli de poudre et de l'amorce. L'étanchéité se fait par un joint en caoutchouc durci ce qui nécessairement limite la puissance que peut absorber la culasse. Mais lors du tir du premier magasin, c'est une arme assez agréable à tirer. Si on pouvait résoudre le problème d'encrassement, ce serait une arme remarquable. »

Dont acte. Nous ne tirerons pas au Volcanic. La séance de tir qui s'ensuit est très intéressante. Les cinq premières balles tombent en cible. Trois sont correctement groupées mais deux sont éloignées et ont frappé la cible en travers.

- Je m'y attendais. J'ai monté des bouchons de liège que j'ai fabriqués en prenant moins de temps que pour les autres. Je pense que la tranche arrière était un peu en oblique...

- Et pourquoi ne tirez-vous pas des balles avec des sabots en bois dur au lieu de liège ?

- Je dois dire que je n'y avais pas pensé. »

Moutoussamy retourne à son atelier tandis que j'essaie dans mon propre LeMat des balles Minié et des balles de fabrication « Matouba » qui ressemblent à des balles sphériques auxquelles on aurait ajouté une jupe conique, sauf que les balles sont coulées d'une seule pièce en plomb pur. J'ai pour habitude de ne pas surcharger mes armes mais je dois dire que ces balles à culot creux permettent d'ajouter un petit peu de poudre à la charge qu'acceptent les balles sphériques et cela donne un peu plus de puissance. Est-ce pour cela ? Toujours est-il que je suis tout à fait satisfait du groupement obtenu. Un peu de contre-visée, toutefois, pour amener les projectiles au centre de la cible. Mais cela n'est pas nouveau. Je rejoins Moutoussamy dans la zone des machines de l'armurerie. Il vient de sortir remettre en pression le moteur à vapeur qui entraîne les courroies. Dans le coin au fond à gauche, le bas fourneau est déjà en train de faire chauffer le plomb et j'entrevois la lueur du foyer par la porte ouverte.

- Vous avez bien tiré ? Si vous le voulez, au lieu de nettoyer votre arme tout de suite, nous allons couler quelques balles pour le canon lisse.

- Êtes-vous sûr que nos canons sont forés de la même façon ?

- Nous allons contrôler avec une pige »

Mon arme et celles de la famille semblent avoir été forées de la même façon et ont les mêmes calibres. Une heure plus tard, je dispose d'une douzaine de balles de plomb chemisées de cuivre avec un sabot de liège. Moutoussamy s'est pris au jeu et a tourné des sabots en bois dur très courts sur lesquels il a monté des cylindres de liège alésé de façon à ce qu'ils servent de bourre sèche entre la balle et la poudre mais restent solidaires de la balle pendant le vol. Il profite de la période de la sacro-sainte sieste pour modifier les balles qu'il avait manufacturées avec un noyau de fer à la demande de l'« oncle » Gontran.

Nous retournons au stand de tir. Dans la cabane qui sert à ranger les cibles et les chaises, nous récupérons deux porte-cibles en bois. Après les avoir mis en place dans les emplacements prévus pour eux dans le rail de bois qui court devant la butte de tir, il repart à l'atelier et en revient avec un morceau de madrier épais taillé dans un bois qui semble plutôt tendre. Il accroche cette pièce au cadre du porte-cible de façon que la cible le cache aux yeux des tireurs. En fait, l'axe du morceau de madrier se trouve à hauteur du centre du cercle noir de la cible. Nous revenons vers le pas de tir. Nous avons posé les armes et les munitions sur deux tables de décharge où nous les reprenons pour nous préparer au tir. Tandis que Moutoussamy charge seulement le canon central du LeMat de Linières, moi je charge tout. Cela prend un peu plus de temps mais je préfère. L'armurier a déposé son arme chargée sur la table d'appui et a barré d'un espar la porte qui permet d'entrer dans le stand. Je tire les neuf coups du barillet et nous nous rendons aux résultats. Je maîtrise maintenant bien la contre-visée à appliquer et je suis enchanté du résultat.

Maintenant, au gros calibre. Tandis que Moutoussamy verse dans son arme la charge nominale du calibre 20, je me contente du double de la charge que je mets dans les chambres du barillet.

- Tirez donc sur ma cible, Monsieur. Ensuite je tirerai avec les balles perforantes. Cela nous fera un double essai. »



Moutoussamy s'assure de ce que j'ai bien reposé mon arme et qu'elle est orientée vers le sable de la butte. Ensuite, il retourne à la cible pour y accrocher deux disques de carton rouge. Ainsi, chacun sa cible.

Le résultat est probant. À part la première balle qui est nettement hors cible rouge et ne traverse même pas le morceau de madrier, celles que je tire avec une autre contre-visée sont toutes dans le rouge. Pas d'exploit là, les cibles rouges font un pied de diamètre, c'est-à-dire un peu plus de trente centimètres. Moutoussamy tire à son tour quatre balles à noyau de fer. Rien qu'à observer ce qui se passe et les éclats de bois qui volent se planter dans le sable de la butte de tir, on sait que les projectiles ont traversé les dix centimètres de bois de pin importé de France. L'armurier entreprend de retrouver au moins une balle prototype. Comme la butte était bien ratissée avant nos essais, il met rapidement la main sur deux de ses quatre balles de ce tir. Au passage il récupère quelques Minié et deux « Matouba » de calibre 41. Il a travaillé de la pelle puis, une fois les projectiles récupérés, a versé les pelletées dans le tamis.

-Nous curons la butte la semaine prochaine, mais il me fallait des balles dès ce soir. »

Nous revenons dans l'atelier et je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil au tour à courroies et au bas fourneau.



*Le coin du tour, du bas fourneau, de la fileteuse et de la perceuse sur colonne*

*Nous revenons dans l'atelier et je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil au tour à courroies et au bas fourneau.*

L'examen des projectiles montre que les balles pour canon lisse à noyau de fer ont assez peu souffert de leur passage dans le bois. En revanche, celles que j'ai tirées, en plomb pur, ont davantage souffert. Toutefois, l'état des jupes de cuivre montre qu'on pourrait les réutiliser en coulant dedans une nouvelle balle de plomb. Les noyaux de fer, eux, sont intacts.



- Avec du bois dur, les balles aurait été plus endommagées, mais les noyaux de fer, eux, seraient aussi peu affectés. »

Gontran aura ses balles pour percer les portes et volets, mais je me demande bien à quoi cela va lui servir...

En cette fin d'après-midi, j'ai fait quelques expériences intéressantes, mais je ne sais toujours pas où le Chef de la famille de Linières veut en venir.

\*  
\*   \*

C'est au moment du dîner que j'en sais davantage. Avant de passer à table, nous avons droit au traditionnel planteur au salon. Cette fois, c'est un cocktail fort traître qui nous est servi : Dans plusieurs noix de coco vertes, les serveurs ont versé de la crème fraîche qu'ils ont mélangée au lait de coco, ce jus douceâtre très rafraîchissant lorsqu'on le boit seul. Là, il est donc mélangé avec de la crème fraîche et du sirop de sucre de canne. Lorsque tout ceci est bien mélangé, on rajoute dans la noix de coco un quart de volume de rhum. Cela donne une boisson onctueuse, douce et sucrée. C'est suave et délicieux et, si on ne se méfie pas, avec deux verres on ne tient plus sur ses jambes. Mais mes aides m'ont depuis longtemps mis en garde contre les dangers de cette boisson.

Gontran de Linières a invité un aréopage de chefs d'entreprises et de planteurs au dîner. Les voitures sont arrivées de Basse-Terre, de Baillif, de Vieux-Habitants. Certains sont même venus de Capesterre. Ils passeront la nuit ici. Une fois les cocktails servis, les domestiques sont congédiés jusqu'au dîner proprement dit et les choses sérieuses commencent. Je subis une volée de questions assez techniques sur les intentions du service du Cadastre. Je ne peux que répondre ce que je sais mais je précise bien que pour le moment mes activités relèvent plus de l'installation de repères topographiques que de la détermination des assiettes fiscales des parcelles.

Certains convives trouvent un intérêt aux explications techniques que je fournis sur la réalisation de bases topographiques et de polygones qui ont été l'essentiel de mon travail depuis mon arrivée. Mais les propriétaires se soucient davantage des dépenses que risquent d'occasionner l'immixtion du fisc dans leurs affaires. Et là, Gontran fait une déclaration qui est pour moi une découverte : D'après un entretien récent entre lui et le gouverneur, il ne serait plus question de réaliser de plan cadastral pour la colonie de la Guadeloupe.

Assez surpris je ne laisse rien paraître et me réserve de contrôler cette information dès mon retour au service.

- Vous allez vous trouver sans emploi, alors, si l'embryon de cadastre meurt dans l'œuf. Vous allez devoir vous reconvertir ou retourner exercer vos talents en France. »

C'est le fondé de pouvoir de la Banque Coloniale & Bordelaise qui a lancé cette saillie.

- Vous savez, réponds-je, je suis fonctionnaire colonial. Il est vrai que mon métier est d'être fonctionnaire du cadastre, pour le moment, mais mes compétences sont avant tout liées à la topographie, la topométrie, la géodésie et tout ceci peut servir à autre chose qu'à déterminer l'assiette d'imposition foncière. Il est constant que la cartographie de l'île est des plus défaillantes et qu'avec l'évolution des transports qu'annonce la vapeur, il va falloir entreprendre des travaux qui nécessiteront des implantations précises.

- Nous avons des géomètres qui savent faire cela sans être fonctionnaires.

- Je n'en doute pas. Cependant, il sera je pense indispensables que des fonctionnaires d'État, veillent aux intérêts publics et établissent de façon claire l'implantation du domaine privé face au domaine public. J'ai déjà pu constater des dérapages assez malvenus au cours de mes déplacements.

- Et qu'en est-il résulté ?

- Des rapports chiffrés avec des plans précis. Il appartiendra ensuite à l'autorité politique, en l'occurrence le Gouverneur, de prendre les décisions qui conviennent en fonction des directives impériales. Moi, je vais continuer mon travail jusqu'à ce qu'on m'envoie sous d'autres cieux.

- Vous ne vous posez jamais de questions ?

- En ce moment je suis trop occupé à répondre aux vôtres pour m'en poser à moi-même.

- Vous voilà bien emboîté, Camenène. Mon jeune cousin ne manque pas de répartie. Cet après-midi, m'a dit Moutoussamy, il a fait merveille avec son revolver LeMat. Il semble aussi avoir de bonnes idées en matière de fabrication de munitions utiles.

- Mais, reprend ledit Camenène, d'où vous vient cette science de l'armurerie ?

Sans trop entrer dans le détail, je raconte mon passage dans l'armée et précise que je suis officier de réserve.

Les convives sentent bien que je ne me laisserai ni démonter ni impressionner. Alors la conversation revient sur un sujet que je commence à connaître un peu à force d'entendre MM. les hommes d'affaires diverses l'évoquer : la situation politique s'aggrave aux États-Unis et les moins pessimistes envisagent néanmoins la possibilité de voir ce nouveau pays éclater et se diviser. Les planteurs ne voient les débats sur l'abolition de l'esclavage que comme un prétexte. La question prend de l'actualité, évidemment, parce que les bonnes âmes mettent la situation des noirs en avant. Mais si j'en crois les propos des gens réunis ici ce soir, la vraie cause de conflit serait une opposition entre un Sud aux traditions proches de celles des milieux aristocratiques des grandes familles européennes qui ont mis sur pied une civilisation très agricole et un Nord industriel qui ne jure que par le machinisme et l'automation. En somme ce seraient les aristocrates contre les mercantis et une bourgeoisie scientifique, affairiste et inculte.

Les États-Unis sont en butte aux Espagnols depuis fort longtemps et les aventures mexicaines de l'Empereur Napoléon III, si elles ne déplaisent pas aux États du Sud, sont une source de tiraillements avec Washington. Je parle de la capitale, pas de l'homme. Le Sénateur Lincoln est un bourgeois protestant influent qui n'a pas beaucoup d'affinités avec les hobereaux européens. Il paraît qu'alors que les titres de noblesse sont interdits aux États-Unis, il est encore d'usage de porter l'épée dans les États du Sud, c'est tout dire. L'actuel Président Buchanan est un mou à qui il reste deux années de mandat à exercer.

- Mon fils est rentré de Savannah il y a dix jours après une traversée agréable. Il m'a dit que les pays du Sud manquent de géomètres pour développer le chemin de fer. C'est vraiment une « terre d'opportunités » comme le disent eux-mêmes les Américains.

- Vous voyez, mon cousin » – c'est Gontran qui parle – « si l'envie vous prenait de "pantoufler"<sup>2</sup>, vous auriez là-bas des débouchés et comme nous y avons des amis, nous pourrions vous aider à vous installer ».

Je remercie fort mon « cousin » de sa sollicitude et lui dis que je ne manquerai pas de faire appel à lui si d'aventure il me venait à l'idée de changer de vie. Le majordome vient annoncer que le dîner est prêt et que les dames s'impatientent.

On n'aborde aucun sujet grave durant le dîner. Les convives me questionnent, moi qui suis arrivé en Guadeloupe depuis relativement peu de temps, sur les dernières nouveautés parisiennes. Je dois faire appel à ma mémoire pour évoquer les pièces de théâtre et les concerts qui se donnaient à Paris lors de ma courte visite avant mon départ pour la Guadeloupe. Ceci d'autant plus que ce n'est pas le genre d'activités qui me passionnent. Lorsqu'on aborde la littérature, je me sens plus à l'aise, encore que je ne tiens pas

---

<sup>2</sup> Vocabulaire des militaires et des fonctionnaires : Quitter l'armée ou la fonction publique pour aller travailler dans le privé, où les salaires sont réputés être plus élevés.

particulièrement à entrer dans les débats relatifs aux livres qui font scandale. Je préfère écouter les dissertations orales des passionnés parmi lesquels les dames ne sont pas les moins engagées. Les cuisinières se sont surpassées. Le dîner est un délice et je me dis que c'est encore la cuisine gastronomique qui me manquera le plus lorsque je quitterai l'île. Et non la cuisine politicienne...

Après le dîner, nous passons au fumoir où les conversations reprennent entre messieurs. Gontran de Linières s'approche de moi, d'un air entendu.

- Le Commandant Campion m'a donné des nouvelles des essais du mousqueton que vous avez modifié lors de la traversée qui vous a conduit ici. Son rapport a été transmis à Châtellerault. Le Directeur de l'arsenal a fait confier l'exploitation de ce document à un jeune armurier prometteur qui a nom... Chassepot, je crois. Il va concevoir une nouvelle arme longue qui tirera profit du joint de culasse en caoutchouc durci à la mise au point duquel vous avez contribué. »

Comme je ne réponds pas, Gontran insiste :

- Cela semble vous laisser indifférent.

- Non, mais les choses suivent leurs cours et c'est très bien. Pourtant il me semble que l'on perd beaucoup de temps dans la mise au point d'armes longues à un seul coup. Il serait temps de se pencher sur des armes longues à plusieurs coups. On l'a bien fait avec les revolvers.

- Certes. Et j'attends avec d'autant plus d'impatience l'arrivée de ma carabine-revolver LeMat. Mais ce genre d'arme reste nécessairement de puissance limitée. Si l'on veut une arme puissante, il me semble qu'on devra encore longtemps se contenter d'armes longues à un seul coup. Quoi qu'il en soit, je vous félicite de votre contribution à l'amélioration de ce mousqueton Arcelin. »

Les planteurs se sont regroupés par affinités. Ils ont sans doute des choses à se dire aussi m'approché-je des dames qui viennent d'entrer dans le fumoir. Plus personne ne fume, d'ailleurs. Ces messieurs dégustent qui une fine de Cognac, qui du « *Brandy* » d'Armagnac, qui du rhum vieux. L'alizé a chassé les odeurs de tabac et les dames entrent en terminant des conversations entamées dans le boudoir de Mme de Linières. À mon approche, ces dames viennent m'entreprendre sur les feuilletons que l'on peut lire dans les journaux de France et rapidement elles en viennent à parler de « La Case de l'Oncle Tom », ce roman qui défraie de plus en plus la chronique et sème le trouble dans l'Amérique toute proche.

- L'avez-vous lu, Pierre-Hubert, vous permettez que je vous appelle Pierre-Hubert ? me demande Mme de Linières.

- Je vous en prie, Pierre-Hubert est mon prénom, et vous pouvez m'appeler par lui. Quant au livre dont vous parlez, je l'ai effectivement lu. En français d'abord, en Anglais ensuite. Et je pense que si j'avais commencé par la version originale, je n'aurais pas essayé la version française.

- Ah bon ? Vous me surprenez !

- Que voulez-vous, j'ai trouvé que la traduction que j'ai eue entre les mains sentait trop sa querelle française. À propos de l'abolition par exemple. Tandis qu'avec la version originale, je me suis senti transporté dans cette Amérique qui me semble bien attirante. On sent que, malgré sa thèse politique, Mme Beecher Stowe a eu soin de décrire la vie quotidienne des uns et des autres. Mais il s'agit d'un roman, non d'un travail de grand reporter sur cette épineuse question qu'est l'esclavage. Dans un roman, on peut soutenir une thèse et inventer des histoires pour étayer son opinion.

- Pensez-vous comme nous que l'esclavage était une bonne chose ?

- Ainsi, vous pensez que l'esclavage était une bonne chose. Pourtant, si l'on en croit les comptes, ce ne serait pas le cas.

- Les comptables ne sont pas les décideurs dans les plantations. Pas plus qu'une lanterne de fiacre n'en est le cocher. La lanterne éclaire dans une direction alors que le cocher voit plus loin et de plus haut. Que les comptables comptent et se taisent. Et que les nègres restent à leur place. Mais que vous dis-je ? On m'a rapporté que vous avez enseigné à lire et compter à un chabin, à un nègre et que vous employez même un « Matignon ». Seriez-vous un tenant des idées nouvelles ?

- Chère madame, mes aides ne me sont utiles que s'ils sont instruits. Et en tant que fonctionnaire, je ne choisis pas mes aides, ils me sont affectés en fonction des décisions du bureau des employés.

- Le « Matignon », c'est vous qui l'avez choisi et qui lui avez fait tenir son emploi. Alors que, dit-on, il a essayé de vous tuer. Vous souriez ! Ai-je donc dit quelque chose d'amusant ?

- Certes, Madame. Voyez-vous, mon muletier était analphabète à mon arrivée au service. Mon arpenteur savait à peine lire et écrire. Quant au... « Matignon » comme vous dites, il en était réduit à braconner pour vivre. C'est ainsi qu'il a failli me tuer par accident. Maintenant, ils sont tous les trois capables de lire et écrire sans fautes et de compter. Ils ont travail et traitement. Ils sont donc en train de se tailler une nouvelle place dans notre monde. Et j'espère bien qu'ils s'y tiendront, à cette place. Et je puis vous garantir qu'ils sauront aménager cette place et la rendre de plus en plus confortable. Tout simplement parce qu'ils ont découvert que la naissance ne saurait être un bienfait éternel pour les uns et une croix définitive pour les autres.

- Tout doux, Pierre-Hubert. Ne croirait-on pas entendre un persiflage de Voltaire ?

- Je vous trouve bien généreuse à mon égard de me comparer à ce grand philosophe. Pourtant, voyez-vous, je diffère de lui en ce sens que mon amour des êtres humains relève plus des enseignements du Christ que de ceux des philosophes de lumières. J'ai toujours préféré l'original à la copie.

- Comment ! Mais vous perdez le sens. Le Christ serait selon vous un de ces progressistes républicains copie des philosophes !

- Madame, vous vous trompez d'étiquette. Peu me chaut que le Christ ait été Dieu ou non, qu'il soit ou non ressuscité. Tout ceci n'est que fatras de calotin. À la limite, s'il était Dieu, tout ce qu'il a fait lui était facile. Je vous ai bien dit que ce qui m'importe, c'est son enseignement : aimez-vous les uns les autres ; allez enseigner toutes les nations ; ce que vous ferez au plus petit d'entre vous, c'est à moi que vous le ferez. Méditez donc cela, Madame. Je vous sais avoir grand cœur et je ne puis croire que vous restiez vis-à-vis de vos anciens esclaves dans l'état d'esprit où vous venez de vous montrer.

- Mais comment, on me dit que vous descendez d'une vieille noblesse qui remonte aux croisades. Oublieriez-vous que vos aïeux ont eu des serfs ?

- Je puis attester qu'ils n'en ont jamais eu parce que dans les terres du Sud-Ouest, le servage n'a jamais existé. Et s'il y a eu des esclaves, c'étaient les Barons eux-mêmes qui se devaient à leur Suzerain mais avant tout et surtout aux gens qui vivaient sur leurs fiefs et dont ils étaient responsables. Et s'il a fallu faire pendre des malandrins, c'était en toute justice et ladite justice était tranchée par les Parlements et non du fait du Prince. C'est de cette petite noblesse de province que je descends, ce qui donne des devoirs sans qu'aucun droit n'en résulte. C'est pourquoi, je me sens un devoir d'instruire ceux que vous avez dû affranchir par force.

- Vous me semblez bien... emporté !

- Madame, depuis que je côtoie certains ici, je me dis qu'il reste encore énormément à accomplir pour que la paix s'installe enfin entre les gens qui ne sont pas nés du même côté du malheur. Mais il se fait tard et je vais vous demander l'autorisation de me retirer car, si j'ai bien compris, nous partons demain tôt pour une visite à cheval du domaine.

- Je vous en prie, Pierre-Hubert. Vous trouverez votre bagage dans la chambre qui vous est allouée pour votre séjour. Adélaïde va vous conduire. Et surtout, ne m'en veuillez pas de mes propos s'ils ont pu vous choquer. Passez donc une bonne nuit. Et rassurez-vous, Adélaïde a l'âge canonique. Vous ne risquez pas votre vertu ; puisque, dit-on, vous ne voulez pas de tanière. »

Je ne réponds même pas. Je sors du salon et trouve Adélaïde qui m'attend. C'est une bonne grosse femme noire avec des vêtements colorés et des bijoux en or. Elle me regarde avec tendresse, un peu comme si j'étais son fils.

-Vine et moin ti mâle. Moin metté tout' zabi a ou adans âmoie-la. Ou ke ni d'l'eau pou ou lavé-ou bon matin. Moin metté bon savon ba-ou. Ou ke senti bon com' ti Jézi adan couch' a-y. [*Viens avec moi, mon petit. J'ai mis tous tes habits dans l'armoire. Tu auras de l'eau pour te laver demain matin. Je t'ai mis du bon savon. Tu sentiras bon comme le petit Jésus dans son berceau.*]

Sans savoir pourquoi, je sens monter en moi une immense tendresse envers cette brave dame qui malgré son état de domestique sait faire preuve d'une si généreuse autorité. Je ne sais si elle reste à sa place, mais ce qui est sûr c'est qu'elle l'occupe entièrement. Je n'avais qu'entrevu « ma » chambre. Une pièce fort bien meublée avec lit à baldaquin, s'il vous plaît. J'en ai fait un petit tableau à l'huile, à mes moments perdus. Mais pour ce soir, je me glisse dans les bras de Morphée avec délices. Je n'ai même pas le temps de réfléchir aux conversations de ce soir. Mais ... ouââh. La nuit portera conseil...



*Une des chambres d'amis. Matouba 1859.*